

Faksimile des originalen Vernehmungsprotokolls des Paul DIEBOLT

(Dem undatierten, teilweise sehr schlecht zu lesenden französischen Text folgt auf S.6 die deutsche freie Übertragung sowie ein kritischer Kommentar. Auf Seite 2 des Protokolls ist in leicht roter Unterlegung jene Passage hervorgehoben worden, aus der Georges Guingouin entnimmt, Paul Diebolt habe von einem Vernichtungsvorhaben der SS erfahren. Diese Passage wird noch einmal in die deutsche Übersetzung in lesbarer französischer Version eingefügt.)

OBJET MILITAIRE
Bureau
A.D. CHAUSSE

- RAPPORT D'ENQUETE du S/Lieutenant RIBOULET -

Commandant LEONARD



OBJET :
V. d'audition de
DIEBOLT Paul 2^e Classe
P.F.I. - Ecole de la
Garde - GUERET (Crete)

Affaire
e/DIEBOLT S.S. du Fhrer.

Nous S/Lieutenant RIBOULET du 2^e Bureau entendons le soldat de 2^e Classe DIEBOLT Paul né le 28 Septembre 1927 à COLMAR, II, Place Ste-Anne (Ht-Rhin) mécanicien actuellement à GUERET, Ecole des Cadres, Casernes des Augustines,

qui nous déclare :

J'ai quitté l'Ecole Communale de COLMAR à l'âge de 14 ans pour apprendre le métier de mécanicien chez Mr. WOLF à COLMAR, II Place Ste-Anne. J'y suis resté un an. Je rentre à la Jeunesse Arbeit Dienst à DIERBOURG en Allemagne où je reste trois mois.

Je reviens chez moi huit semaines.

Fin Novembre 1943, les Allemands me convoquent.

C'est alors que je suis obligé de passer la visite d'incorporation pour entrer dans l'armée Allemande.

Le 28 Décembre 1943 je rejoins le Camp de Karlsruhe (Allemagne) où je suis affecté aux S.S Panzer Division "Der Fhrer" - Après deux mois d'instruction sévère, la division monte sur le Front Russe où je suis resté deux mois. Nos premiers combats se déroulent dans Pinnok que nous franchissons après de faibles pertes. Nous poursuivons notre route sur Minsek que nous laissons derrière nous après de lourdes pertes. Nos officiers nous poussent au combat et nous encouragent à la Victoire. Nous franchissons Karkow où les pertes commencent à devenir sérieuses. Orcl nous oblige, malgré la volonté, à nous replier. Ne pouvant plus tenir à cause de nos pertes causées par l'ennemi (sur 10.000 (DIX MILLE) hommes que nous sommes par division nous revenons à 5.000 (CINQ MILLE).

Nous revenons à Karlsruhe pour nous reformer. La division est au complet et prête à partir fin Mars. Dans cette division neuve : La "Der Fhrer" il n'y a que des hommes jeunes presque tous alsaciens Lorrains, tous les chefs sont Allemands. Les plus vieux soldats ont 18 ans. Le plus vieil officier est le chef suprême de la division : Le Kommandeur Adolf; Il a 25 ans tous les autres officiers sont des cadets.

.../...

ARCHIVES
de la
HAUTE-NORMandie

Adolf Hitler
Commissaire
Général

Le deux avril 1944 les divisions "Der Fluhrer" "Das Reich" mille hommes, entrent en France par train pour faire le nettoyage de cette nation.

Régulièrement soixante divisions doivent rentrer sur le territoire Français, mais une forte pression se faisant sur le front Ouest, le Haut Commandement Allemand envoie dans cette Direction 37 Divisions. C'est pourquoi il n'y a que trois divisions en France pour faire ce sale et odieux travail.

Nous passons à BOURG - PARIS - POISSY - ne pouvant aller plus loin par le train - Le Haut Commandement Allemand nous donne l'ordre de rejoindre BOURG par la route.

Nous arrivons au Camp de Souge début avril 1944. Dans ce camp nous faisons de grandes manœuvres avec artillerie et infanterie, pendant près d'un mois. Le 2 ou 3 Mai 1944 nous descendons "La Der Fluhrer" dans le Tarn et Garonne (AGEN & VALANCOIS). Sur ce parcours nous massacrons et pillons toutes les personnes que nous rencontrons...

En opérations les officiers ne portent pas les galons, ne voulant pas se faire reconnaître. Ils tirent comme les simples soldats.

Sur cette route nous attaquons la ville. Je suis tiré au fusil mitrailleur dans le premier char de la division "Der Fluhrer" étant toujours en tête. Je suis obligé d'ouvrir la feu sur la route comme tout autre soldat allemand faisant parti de la division. Arrivé à AGEN vers le 3 Mai 1944, nous entrons dans cette ville et nous prenons des ordres du Reich-Fluhrer-Higher. Nous faisons le nettoyage autour d'AGEN dans un rayon de 30 km. Les habitants de plusieurs petites villes sont fouillés et massacrés. Les hommes de 16 à 55 ans sont fusillés ou envoyés en Allemagne. Les officiers violent les plus jeunes femmes. Les soldats sont fouillés après les opérations par les officiers qui s'approprient des bijoux. Les objets précieux sont volés, le batail est ramassé pour le ravitaillement de la division (les transports venant d'Allemagne étant coupés).

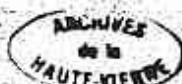
Courant Mai 1944 en sortant du cinéma, je fais connaissance dans un café d'un individu qui me demande ce que je veux boire. J'accepte un verre de vin. Voulant payer au touriste, il me glisse un florin sur la chaise où j'étais assis, surpris de voir cette pièce de monnaie étrangère, je lui demande s'il ne fait pas parti de la Gestapo. Il me répond en me mettant mille francs dans la poche : "Il ne faut absolument ne voir jamais soir en même endroit". Le lendemain je reviens. Il me demande combien il y a de division dans la nuit. Je lui réponds : "Je n'ai pas confiance". C'est à ce moment qu'il me fait voir trois cartes d'identité. L'une anglaise les deux autres Françaises et Allemande. Les papiers sont au nom de "Carlo William". Me rendant compte que je peux causer librement je lui avoue : Il y a trois divisions dans le Tarn et Garonne qui se déplacent fréquemment. "La Der Fluhrer" "Das Reich" "Adolf Hitler".

Après m'avoir donné plusieurs renseignements, je lui dit : "Je suis officier du Commandement de la Division "Der Fluhrer". C'est alors qu'il m'annonce : "Vous allez bientôt partir et vous brûlerez une ville du Centre."

Je lui réponds que je n'en sais rien. N'ayant qu'une demi-confiance en cette personne.

Après plusieurs entrevues avec Carlo, je lui montre les papiers d'Etat-Major. C'est par la suite que je me rends compte que cet homme est Anglais.

Je le vois fréquemment de 9 heures à 2 heures. Moment où nous



nomme la plus tranquille pour passer en visite le bureau du commandeur de la division et je dois assurer la garde.

Un camarade me soupçonnant m'a dénoncé au commandant du bataillon qui en fait part au commandeur de la division. Après confrontation avec mon meilleur ami : Dietrich Charles de Ste-Marie-sur-Meuse (St-Rhin) (car c'est lui qui m'a dénoncé) je suis présenté entre deux sentinelles devant le commandeur à l'honneur du matin le 13 mai 1944 à 10h. Je suis brutalisé et je reçois ordre de quitter mes effets militaires. N'ayant aucune preuve contre moi, le commandeur me fait rester trois heures sur la grande route d'AGNY vers à un arbre, après quoi je me représente devant le grand chef qui me dit : " Tu es trop jeune, tu seras parmi nous dans une semaine. Un S.S. mourut au combat, on ne le fusille pas il vaut mieux tuer, 10 maquis.

Le Docteur GEBELIS venant à AGNY avec Himmler, nous recevons l'ordre de quitter le Tarn et Garonne pour rejoindre LIACQ. Le 14 mai, continuons les massacres dans les environs et prenons la Direction de la Haute-Vienne. Sur cette route les ornières de la " Des Purges " redoublent de violence. Le commandeur déclare : " Si on doit crever, tant pis, il faut que l'on passe".

Je suis toujours en tête dans le premier char, en qualité de guetteur, n'ayant plus d'armes et étant prisonnier de mes camarades, devant signaler l'ennemi.

A 15h. environ d'AGNY en passant dans un petit village de douze maisons, une femme de 10 à 15 ans, à sa fenêtre, voyant un camion arrêté sur le bord de la route, la division s'arrête, l'officier de la Compagnie et plusieurs Allemands Lorrains lui demandent : " Y-a-t-il du maquis ? " Elle répond " Non ". L'officier demande : " A qui est ce camion ? " Elle répond : " Je n'en sais rien ".

Les soldats la déshabillent, la frappent avec des matraques et saignent de tout son corps la peau par les pieds à un arbre.

Après une visite au camion " BOLLING ", appartenant au maquis et chargé de ravitailler les soldats S.S. revenant près des maisons, c'est là qu'un vieillard tient un garçon de 1 an par la main. Le petit garçon questionné, ne sait quoi répondre. Il reçoit un coup de matraque et dit : " Il y a peut-être une arme à la maison ? Le Grand-père déclare : " Je ne possède pas d'arme à la maison ". Deux soldats le saisissent pendant que deux autres le frappent avec les matraques. Pendant ce temps une cinquantaine de camarades pénètrent dans la maison et découvrent un fusil, un fusil mitrailleur anglais et une caisse de munitions (chargées demi-lune). Alors redoublant leurs coups ils finissent de tuer le vieillard. Après avoir mis le feu au camion et à la maison, le commandeur donne ordre de partir, un coup de feu part et le petit garçon a fini de vivre. Le convoi suit sa route, de temps à autre un char passe dans un champ de blé pour détruire la récolte. Après avoir rendu une heure, nous arrivons à l'entrée d'une ville (6.000 habitants), un vieil homme et une vieille femme nous voyant arriver veulent rejoindre leur famille. Ils ne peuvent pas, l'officier S.S. ouvre le feu et les deux personnes tombent sous les balles.

Arrivé au milieu de la ville le convoi s'arrête devant une grande maison et flotte un drapeau tricolore. Le commandant de la 2^e Compagnie " Fuster Arnold " fait ouvrir le feu sur la façade de la maison et fait sortir le patron de l'établissement, sans même questionner la direction. L'officier décharge ses pistolets mitrailleur dans la poitrine de cette personne. Il fait sortir tout le personnel de l'établissement et charge dans une voiture, 4 jeunes femmes et jeunes filles. L'opération terminée, le convoi

part en chantant et en tirant dans toutes les rues de la ville. Sortis de cette localité nous tirons dans tous les champs sur tous les cultivateurs qui travaillent au champ. Les vaches, les chevaux, les chiens sont tués au fusil mitrailleur.

La Gestapo et la milice nous donnent tous les renseignements nécessaires, nous arrivons à faire le mal.

Arrivés près de LIMON, après avoir passé CHASSAGNAC, nous rencontrons une voiture légère occupée par deux personnes. Un des occupants réussit à partir pendant que l'autre est mitraillé sur place. Nous savons que c'est une voiture de l'A.S. (Corrèze), après avoir mis le feu, nous continuons notre route dormant l'homme à la voiture. Nous rentrons dans BRIVE, où nous restons 3 heures ; après quoi nous partons pour LIMON. Les caennais sont moins réguliers car nous approchons du haut commandement. Nous arrivons à 20 heures à LIMON où nous sommes accueillis par la Reichs-Führer Himmler. Le lendemain à 6 heures nous partons faire le nettoyage en Haute-Vienne. L'état-major avait reçu tous les renseignements par la milice de LIMON.

Tout ce que nous rencontrons sur notre route est tué. Les femmes sont violées, déshabillées et passées aux arbrès. Nous arrivons à ST-JULIEN le 8 juin, nous devons partir le soir même à CHASSAGNAC, mais comme le ravitaillement manque il faut en trouver sur place.

Le soir profitant de la recherche de nourriture, je m'évade en pouvant plus endurer ces visions. Je vais chez un ancien gendarme qui me prête des vêtements civils et je pars dans le forêt de ROCHEREAU. Après avoir trouvé un F.F.I. (M. FICHU Alfred ou Alphonse) un lorrain évadé de 1939 demeurant à ST-GERMAIN dans un hôtel, il m'a dirigé à TERNY près de CHASSAGNAC chez une Mlle Cultivatrice.

Le 12 Juillet 1944, j'ai rejoint le Lieutenant LEBLANC, Garde-mobilité, Commandant la 4^e section, 4^e Groupe, actuellement à CHASSAGNAC, Caserne des Augustins (Orléans). Depuis ce jour j'appartiens officiellement aux F.F.I.

Le 1^{er} Juin 1944 une Compagnie de miliciens attendait l'arrivée de la division à ST-JULIEN. C'est les miliciens qui depuis 3 mois distribuaient les fausses cartes d'alimentation et de tabac à CHASSAGNAC. Le jour du massacre dans cette ville, les miliciens et la gestapo ont fait venir le plus grand nombre de personnes à CHASSAGNAC, ils ont cercé le village et dispersés les hommes dans les granges, les femmes et les enfants dans l'église et ont attendu la division "Der Führer". Une seule Compagnie est entrée, c'est la deuxième compagnie commandée par le Capitaine Zastex Arnold. Après deux coups de feu (qui étaient le signal) miliciens, gestapo et S.S. ont mis au supplice toute cette population. Après avoir réduit en cendre tout ce bourg, la Compagnie S.S. rejoint la division devant aller dans la Creuse faire dans deux villes le même travail. Mais recevant un ordre formel du Reichs-Führer Himmler, ils n'ont pu satisfaire la volonté des miliciens. La "Der Führer" est montée en Normandie.

Tous les Alsaciens-Lorrains ont été mis d'office dans les S.S. pour faire voir aux Français que l'Alsace-Lorraine ne voulait plus de la France et pour que la France rende l'Alsace-Lorraine. Voici pourquoi les boches ont fait faire ce soi-disant nettoyage par d'autres Français. Tous les soirs, les instructions nous étaient faites et il fallait s'y soumettre. L'évasion était la condamnation des parents.

Voici la liste de tous ceux que je connais qui ont participé au massacre d'ORDON-GLAZ :

- Capitaine (Commandant la 12. Cie S.S. de la "DIE FÜRHER" - **WITTE** Arnold - Allemand
- Lieutenant (Commandant-adjoint) - **WIBEL** Oswald - Allemand
- Adjudant - **CLAS** - "
- " - **STOR** - "
- " - **SPILHANN** - "
- " - **BRUCHMANN** - "
- " - **HAASLMANN** - "
- Sargant Chef - **KIEFFER** - "
- Sargant - **SCHNEIDER** - "
- Sargant - **WILLER** - "
- Sargant - **WICHART** - "

ALSACIENS-LOTHARINS

- Caporal **AMMELT** Gerard 18 ans (Lorrain)
- Soldat **WITTE** Charles 17 ans en 1941 - MULHOUSE
- " **WITTE** Robert 18 ans 1^{er} 1941 - COLMAR 17 ans
- Soldat **WITTE** Charles Rue de la Cavalerie - COLMAR 17 ans
- " **WITTE** Henri près du Canal - MULHOUSE 17 ans
- " **WITTE** Jean - "
- " **WITTE** Joseph - "
- " **WITTE** Roger Rue Catherine - COLMAR "
- " **WITTE** Albert Rue de l'Est - COLMAR "
- " **WITTE** Paul Rue Bertoldi - "
- " **WITTE** Albert chez M. 1^{er} 1941 près - COLMAR "
- " **WITTE** Marcel derrière Central Cinema - COLMAR "
- " **WITTE** Charles . Ste-Marie-sur-Rhône (Ht-R.) - "
- " **WITTE** Robert - STRASBOURG "

Certifie exact sur la foi du serment.

Lecture faite, persiste et signe
DIEBOLT Paul.

Diebolt Paul

L'agent du 1^{er} Bureau
Signé : illisible.

Soweit also die fünf originalen Seiten des Protokolls der Aussage von **Paul Diebolt**, nach seiner Desertion in Guéret vor S/Lieutenant **Riboulet** vom 2^{me} bureau abgegeben. Das Original liegt, wie der Stempel zeigt, im Archiv von Haute-Vienne, also in Limoges.

Es folgt die deutsche freie Übersetzung:

[S.1]

Militärbezirk
2° Bureau
[...].D CREUSE

Gegenstand:
.V. der Anhörung des
DIEBOLT, Paul 2e Classe
F.F.I. - Ecole de la
Garde - GUERET (Crse)

Untersuchungsbericht des Unterleutnants RIBOULET
an den Kommandanten LEONARD

Wir, der Unterleutnant RIBOULET vom 2. Büro vernehmen den Soldaten 2. Klasse DIEBOLT, Paul, geboren am 28. September 1927 in Colmar, II, Place Ste-Anne (Ht-Rhin), momentan Mechaniker in GUERET, Ecole des Cadres, Caserne des Augustines, welcher erklärt:

Ich habe die Grundschule in Colmar, II, Place Ste-Anne, mit 14 Jahren verlassen, um bei Monsieur Wolf in Colmar den Beruf des Mechanikers zu erlernen. Ich bleibe dort ein Jahr. Ich trete in die Jeunesse Arbeit Dienst in DIEBOURG Deutschland ein, wo ich drei Monate bleibe.

Ich komme für acht Wochen nach Hause.

Ende November 1943 berufen mich die Deutschen ein.

Daraufhin muß ich die Tauglichkeitsuntersuchung für den Eintritt in die deutsche Armee machen.

Am 28. Dezember 1943 komme ich ins Lager nach KARLSRUHE (Deutschland), wo ich der S.S. Panzerdivision „Der Führer“ zugeteilt werde. Nach zwei Monaten harter Ausbildung kommt die Division an die russische Front, wo ich zwei Monate geblieben bin. Unsere ersten Gefechte spielen sich in Pinsk ab, das wir mit geringen Verlusten einnehmen. Wir verfolgen unseren Weg über Minsk, das wir nach schweren Verlusten hinter uns lassen. Unsere Offiziere treiben uns in den Kampf und ermutigen uns zum Sieg. Wir nehmen Kharkov ein, wo die Verluste beginnen schwerwiegend zu werden. Wir müssen nach Orel, obwohl wir uns zurückziehen möchten. Wir können uns wegen der vom Feind verursachten Verluste nicht mehr halten. (Von zehntausend Mann, die wir pro Division sind, kommen wir mit fünftausend zurück.)

Wir kommen nach Karlsruhe zurück, um uns neu aufzustellen. Die Division ist Ende März vollständig und marschbereit. In dieser neuen Division, der „Der Führer“, gibt es nur junge Männer, fast alles Elsässer und Lothringer, alle Führer sind Deutsche. Die ältesten Soldaten sind 18 Jahre alt. Der älteste Offizier ist der oberste Chef der Division, der Kommandeur Adolf; er ist 25 Jahre alt, alle anderen Offiziere sind jünger als er.

[S. 2]

Am 2. April 1944 kommen die Divisionen „Der Führer“ Das Reich“ mit tausend Mann per Eisenbahn nach Frankreich, um die Säuberung dieser Nation vorzunehmen. Regulär sollten sechzig Divisionen auf das französische Territorium zurückkommen, doch da ein starker Druck an der russischen Front bestand, schickte das deutsche Oberkommando 57 Divisionen in diese Richtung. Deshalb gab es nur drei Divisionen in Frankreich, um dieses finstere und abscheuliche Werk zu verrichten.

Wir passierten BELFORT - PARIS - POITIERS und konnten nicht weiter mit dem Zug fahren. Das deutsche Oberkommando gab uns den Befehl BORDEAUX auf der Straße zu erreichen.

Wir kamen Anfang April 1944 im Lager von Souge an. In diesen Lager machten wird im Verlauf eines Monats große Manöver mit Artillerie und Infanterie. Am 2.

oder 3. Mai gingen „Der Führer“ nach Tarn-et-Garonne (AGEN + VALENCE). Auf diesem Marsch massakrierten und erschossen wir die Personen, die uns begegneten.

Bei den Einsätzen trugen die Offiziere nicht ihre Ärmelstreifen, damit wollten sie eine Erkennung verhindern. Sie taten so, als seien sie einfache Soldaten.

Bei solchen Einsätzen greifen wir den Maquis an. Ich bin MG-Schütze des ersten Panzers der Division „Der Führer“, immer an der Spitze. Ich bin gezwungen, das Feuer auf der Strecke zu eröffnen, wie jeder andere Soldat, der der Division angehört. Um den 8. Mai herum in AGEN angekommen, erhalten wir Befehle vom Reichsführer Himmler. Wir nehmen in 20 Kilometern Umkreis von AGEN die Säuberungen vor. Die Einwohner mehrerer kleiner Städte werden durchsucht und bedroht. Die Männer zwischen 16 und 55 Jahren werden erschossen oder nach Deutschland geschickt. Die Offiziere vergewaltigen die jüngsten Frauen. Die Soldaten werden nach dem Einsatz von den Offizieren durchsucht und sie nehmen sich die Schmuckstücke. Wertvolle Gegenstände werden gestohlen, das Vieh wird zur Versorgung der Division zusammengetrieben, da die Transporte aus Deutschland unterbrochen waren.

Im Laufe des Monats Mai, als ich aus dem Kino komme, mache ich in einem Café die Bekanntschaft einer Person, die mich fragt, was ich trinken wolle. Ich akzeptiere ein Glas Wein. Als ich meine Runde bezahlen will, schiebt er mir einen Dollar auf den Stuhl, auf dem ich sitze, und überrascht von diesem ausländischen Geldstück, frage ich ihn, ob er nicht Mitglied der Gestapo wäre. Indem er mir tausend Francs in die Tasche steckt, sagt er: „Wir müssen uns auf jeden Fall morgen am selben Ort wieder treffen.“ Am nächsten Tag komme ich wieder. Er fragt mich, wieviele Divisionen in Südfrankreich stehen. Ich antworte ihm: „Ich habe kein Vertrauen.“ In diesem Moment zeigt er mir drei Personalausweise, einen englischen, und die beiden anderen sind französisch und deutsch. Die Papiere sind auf den Namen „Carlo William“ ausgestellt. Als ich feststelle, daß ich frei reden kann, gestehe ich: „Es gibt drei Divisionen in Tarn-et-Garonne, die häufig verlegt werden. Die „Der Führer“ „Das Reich“ „Adolph Hitler“.

Nachdem mir mehrere Auskünfte gegeben worden sind, sage ich zu ihm: „Ich bin Bursche beim Kommandeur der Division „Der Führer“. Da sagt er zu mir: „Ihr werdet bald abmarschieren und eine Stadt im Centre niederbrennen.“ Ich antworte ihm, daß ich davon nichts weiß. Weil ich dieser Person nur halb vertraute.

[Der originale französische Text dieser Passage lautet:

„Après m'avoir données plusieurs renseignements, je lui dit: „Je suis ordonnance du Kommandeur de la Division „Der Furer“. C'est alors qu'il m'adresse: „Vous allez bientôt partir et vous brûlerez une ville du Centre.“ Je lui répons que je n'en sais rien. N'ayant qu'une demie-confiance en cette personne.]

Nach mehreren Treffen mit Carlo zeige ich ihm Unterlagen des Stabes. In der Folge wird mir klar, daß dieser Mann ein Engländer ist. Ich sehe ihn häufig von 6[?] Uhr bis 8[?] Uhr, die Momente wo

[S. 3]

es am ruhigsten ist, um das Büro des Kommandeurs zu besuchen, das ich bewachen muß.

Ein Kamerad verdächtigt mich und denunziert mich beim Bataillonskommandeur, der dies dem Divisionskommandeur mitteilt. Nach einer Gegenüberstellung mit meinem besten Freund Dietrich Charles aus Ste-Marie-aux-Mines (Ht-Rhin) (denn er hat mich denunziert) werde ich früh am Morgen des 13. Mai 1944 zwischen zwei Wachen dem Kommandeur in AGEN vorgeführt. Ich werde brutal behandelt, und mir wird befohlen, mich meiner Militarkleidung zu entledigen. Da kein Beweis gegen mich vorliegt, läßt mich der Kommandeur drei Stunden lang auf der Hauptstraße von AGEN an einen Baum gebunden stehen, danach melde ich mich beim obersten Chef, der zu mir sagt: „Du bist zu jung, du wirst unbewaffnet in unseren Händen bleiben. Ein SS-Mann stirbt im Kampf, er wird nicht erschossen, es ist besser, den Maquis zu töten.“

Als Dr. GOEBBELS mit HIMMLER nach Agen kommt, erhalten wir den Befehl, Tarn-et-Garonne zu verlassen, um Limoges zu erreichen. Am 14. Mai, als die Desaster in der Gegend weitergehen, nehmen wir den Weg in Richtung Haute-Vienne. Auf diesem Weg verdoppeln die Einheiten von „Der Führer“ die Gewalt. Der Kommandeur erklärt: „Macht nichts, wenn sie verrecken, wir müssen vorwärts[?]“

Ich bin immer an der Spitze im Panzer als Beobachter, um den Feind zu melden, ohne Waffe als Gefangener meiner Kameraden.

Am 15. Mai in der Umgebung von AGEN, hält die Division in einem kleinen Dorf von zwölf Häusern an, eine Frau von etwa 35 Jahren schaut aus dem Fenster

auf einen LKW auf dem Fußsteig, und ein Offizier der Kompanie und mehrere Elsaß-Lothringer fragen sie: „Wem gehört dieser LKW?“ Sie antwortet: „Ich weiß nicht.“

Die Soldaten entkleiden sie, schlagen sie mit Knüppeln und hängen sie, am ganzen Körper blutend, an den Füßen an einem Baum auf.

Nach einer Durchsuchung des LKW BERLIET, der dem Maquis gehörte und mit Lebensmitteln beladen war, kamen die SS-Soldaten wieder in die Nähe der Häuser, wo ein alter Mann einen Jungen von 6 Jahren an der Hand hatte. Der Junge wird befragt, weiß aber nicht was zu antworten. Er bekommt einen Schlag mit dem Knüppel und sagt: „Es gibt vielleicht eine Waffe im Haus.“ Der Großvater erklärt: „Ich habe keine Waffen im Haus.“ Zwei Soldaten ergreifen ihn, während zwei andere ihn mit Knüppeln schlagen. Währenddessen dringen etwa fünfzehn Kameraden in das Haus ein und finden ein Gewehr, ein englisches Schnellfeuergewehr und eine Kiste mit Munition (halbautomatisch). Da verdoppeln sie die Schläge und töten schließlich den Alten. Nachdem der LKW und das Haus angezündet worden waren, gibt der Kommandeur Befehl zum Abmarsch, ein Schuß geht los, und der kleine Junge hat aufgehört zu leben. Der Konvoi nimmt seinen Weg, von Zeit zu Zeit fährt ein Panzer auf ein Weizenfeld und zerstört die Ernte. Nach einer Stunde Fahrt erreichen wir den Ortseingang einer Stadt (6000 Einwohner). Ein alter Mann und eine alte Frau sehen uns ankommen und wollen in ihr Haus, schaffen es aber nicht, denn der SS-Offizier eröffnet das Feuer und die beiden Personen fallen unter den Kugeln.

In der Ortsmitte angekommen, hält der Konvoi vor einem großen Gebäude, an dem eine Trikolore flattert. Der Kommandeur der 2. Kompanie „Zuster Arnolt“ [?] läßt das Feuer auf die Fassade des Hauses eröffnen und den Chef der Einrichtung heraustreten. Ohne den Direktor zu befragen, entläßt der Offizier seine Maschinenpistole in die Brust jener Person. Er läßt das gesamte Personal herausholen und in einen Wagen laden, junge Frauen und junge Mädchen. Als die Operation beendet ist,

[S.4]

fährt man singend und in allen Straßen der Stadt schießend davon. Nach Verlassen der Ortschaft schießen wir auf alle Landarbeiter, die auf den Feldern arbeiten. Die Kühe, die Pferde, die Hunde werden mit dem Maschinengewehr getötet.

Gestapo und Miliz geben uns alle notwendigen Hinweise, wo wir Böses tun sollen. [?]

In der Nähe von BRIVE angekommen, kurz nachdem wir CRESSENSAC passierten, treffen wir auf einen PKW mit zwei Personen. Einer der Insassen kann entkommen, während der andere auf der Stelle erschossen wird. Wir wissen, daß dies ein Wagen der A.S. (Corrèze) ist. Nachdem wir gefeuert haben, setzen wir unseren Weg fort und lassen den Mann neben dem Wagen liegen. Wir fahren in BRIVE ein, wo wir drei Stunden bleiben, bevor wir weiter nach LIMOGES fahren. Massaker kommen weniger regelmäßig vor, weil wir uns dem Oberkommando nähern. Wir kommen gegen 20 Uhr in LIMOGES an, wo wir vom Reichsführer HIMMLER empfangen werden. Am nächsten Tag um 5 Uhr fahren wir ab, um die Säuberung in der Haute-Vienne vorzunehmen. Der Stab hatte alle Auskünfte dazu von der Miliz in LIMOGES erhalten.

Alles was wir auf unserer Strecke antreffen wird getötet. Frauen werden vergewaltigt, entkleidet und an Bäumen aufgehängt. Am 8. Juni kommen wir in Saint-Junien an, wir sollen nach am selben Tag nach ORADOUR fahren, aber da Verpflegung fehlt, muß diese vor Ort gefunden werden.

Am Abend, unter Ausnutzung der Suche nach Verpflegung, fliehe ich, da ich diese Bilder nicht länger ertragen kann. Ich gehe zu einem alten Gendarmen, der mir Zivilkleidung gibt, und ich gehe in den Wald von ROCHECHOUART. Danach finde ich einen F.F.I. (FIECH, Alfred oder Alphons), ein evakuierter Lothringer von 1939, der in St. BRICE in einem Hotel wohnt. Er hat mich nach THEUVERAT geschickt, in der Nähe von SENSAC [unleserlich] Bäuerin

Am 12. [?] Juli 1944 treffe ich den Unterleutnant LEGENDRE [?] von der Garde-mobile, Kommandeur der 6. Schwadron, 5. [?] Gruppe [unleserlich] in GUERET, Caserne des Augustines (Creuze). Seit jenem Tag gehöre ich offiziell zur F.F.I.

Am 10 [?] Juni 1944 erwartet eine Kompanie der Miliz die Ankunft der Division in St. Junien. Es sind die Milizionäre, die seit 3 Monaten falsche Kartons mit Verpflegung und Tabak in ORADOUR verteilten. Am Tage des Massakers in jenem Dorf haben die Miliz und die Gestapo die größte Anzahl von Menschen kommen lassen. Sie haben das Dorf umstellt und gesagt: „Die Männer in die Scheunen, die Frauen und Kinder in die Kirche“ und haben auf die Division „Der Führer“ gewartet. Eine einzige Kompanie ist gekommen, es ist die 2. Kompanie, kommandiert von Hauptmann Zuster Arnold. Nach zwei Schüssen (die das Signal waren) haben Mili-

zionäre, Gestapo und SS die gesamte Bevölkerung gequält. Nachdem der ganze Ort in Schutt und Asche gelegt worden war, stößt die SS-Kompanie wieder zur Division, bevor es in die Creuze geht, um in zwei Städten dieselbe Arbeit zu verrichten. Da sie aber einen strikten Befehl des Reichsführers Himmler erhalten, konnten sie den Wunsch der Milizionäre nicht erfüllen. Die „Der Führer“ fuhr hoch in die Normandie.

[S. 5]

- Hauptmann (Kommandeur der 2. Kompanie der 3. S. von „Der Führer“
ZUNTER Arnold Deutscher
- Leutnant (Stellvertr. Kommandeur)
WEIBEL [unleserlich] Deutscher
- Feldwebel CLAAS

(Auf eine weitere Entzifferung der durchwegs kaum lesbaren Namensangaben wurde hier verzichtet.)

Umso merkwürdiger ist es, daß ausgerechnet der umsichtige, kluge und ‚listenreiche‘ Georges Guingouin Diebolt's im obigen Text rot markierte Aussage in Sachen der geplanten Vernichtung eines Ortes „im Centre“ als glaubwürdigen Beweis für eine solche Absicht der Deutschen in seine Memoiren übernimmt und als Faktum darstellt.

Man könnte hier noch eine Weile in dieser Art weiter fragen und sich wundern. Feststehen dürfte letztlich, daß das, was Diebolt in seiner Aussage zu dieser Angelegenheit und ihren Umständen mitteilt, in keiner Weise als Beweis für den unterstellten Vernichtungsplan hinreichen würde. Alles klingt allzusehr nach einer *post festum* zusammengeschusterten, mittelmäßigen ‚Agentenstory‘, bei der der Spion bereits mehr zu wissen scheint, als der Ausspionierte.

Ein entscheidendes Manko der Aussage des Diebolt, welches mit Sicherheit auch von den französischen Untersuchungsbeamten bemerkt worden sein dürfte, sind die beinahe durchweg unzutreffenden Angaben über die Namen von Offizieren oder von Einheiten. Dies verwundert umso mehr, als Diebolt ja sozusagen ‚im Brustton der Überzeugung‘ diese Angaben gemacht hat. Diebolt gibt darunter einen einzigen Namen an, der entfernt an einen tatsächlich der Division „*Das Reich*“ angehörenden Offizier erinnert: „ZUSTER Arnold“. Damit mag der Kommandeur des 1. Bataillons des Regiments „*Deutschland*“ gemeint gewesen sein, SCHUSTER, der aber Hinrich mit Vornamen hieß.

1) Freunde ungewöhnlicher Beweisführung werden hier gleich die Lösung parat haben. Sie könnten die Behauptung jenes Carlo als durch Betonung in eine Frage verwandelt ansehen, mit der er aus Diebolt etwas herauslocken wollte. Der aber hat (noch) kein volles Vertrauen und sagt, davon wisse er nichts. Daraus schließt dann der pfiffige Textinterpret, daß Diebolt tatsächlich doch davon wußte, es nur zu jenem Zeitpunkt nicht preisgeben wollte. Wer solchen Auslegungen vertraut, mag dies getrost tun.

wirklich spioniert und von einem elsässischen Kameraden denunziert worden wäre, trotz „mangelnder Beweise“, wie er sagt, nicht bei einer derart milden und in der Sache auch höchst eigenartigen Form der Bestrafung geblieben wäre. Keine „drei Stunden lang auf der Hauptstraße von AGEN an einen Baum gebunden“, sondern mit ziemlicher Sicherheit die sofortige Exekution!

Man erinnere sich hier an die Aussage des Elsässers Eugène Kennel (vgl. Kennel-Aussage, S.1, im Order von Teil IIIc, Ordnungsbuchstabe E), der wegen des Besitzes einer Schachtel englischer Zigaretten, die ihm seine Mutter geschickt hatte, beinahe von *Lammerding* und *Diekmann* ein Todesurteil erhalten hätte und gerade noch mit dem Leben davonkam - nur durch die Fürsprache seines Kompaniechefs *Kurt Scholz* allerdings! Diebolt hingegen wird ausgesprochen milde behandelt. Sogar der „*oberste Chef*“ - vielleicht *Lammerding*? Das wäre aber kaum glaublich! - verhängt über ihn nur eine Art ‚erzieherische Maßnahme‘, und er darf weiter mitkommen, nur ohne Waffe, bewacht von den Kameraden . . .

Gerade die letztere Angabe von Diebolt ruft die Erinnerung an einen Vorfall wach, der von Obersturmführer *Eduard Stange* und dem Melder *Richard Nagel* berichtet wird. Danach hatte ein junger Elsässer beim Alarm kurz vor dem Abmarsch in die Normandie scharfe Munition in seinem Privatquartier liegengelassen. *Diekmann* forderte, ein Exempel zu statuieren und den Soldaten erschießen zu lassen. Ein Peleton war bereits angetreten. Doch für diesen exzessiven Akt mußte *Diekmann* die Zustimmung des Divisionsrichters einholen, die ihm aber glücklicherweise verweigert wurde. Daraufhin wurde dieser Soldat mit auf den Marsch genommen und von den eigenen Kameraden bewacht. *Richard Nagel* erinnert sich in seiner Aussage aus dem Jahre 1978:

„...Wie ich vom Adjutanten, dem Obersturmführer Lange erfuhr, hat der Divisionsrichter jedoch die Erschießung verweigert. Ich erinnere mich noch, daß Diekmann dem Elsässer, dessen Name mir entfallen ist, die Schulterstücke heruntergerissen hat. Der Elsässer ist dann als Gefangener beim Vorrücken zur Normandiefront mitgeführt worden. Ich mußte ihn selbst teilweise bewachen. Meines Wissens ist der Gefangene bei Limoges verschwunden.“ ²⁾

Ihrer Fantastereien und falschen Angaben entkleidet, bliebe von Diebolts Erzählung wenig mehr übrig als das, was der Melder *Nagel* über einen gefangenen elsässischen Kameraden auf dem Weg zur Normandie und dessen Verschwinden „*bei Limoges*“ zu berichten wußte. Es könnte sich durchaus um *Paul Diebolt* gehandelt haben, den *Nagel* „*selbst teilweise bewachen*“ mußte.

Einige letzte Anmerkungen zu bestimmten Angaben von *Paul Diebolt* - und lassen wir dabei den häufig auftauchenden „*Reichsführer Himmler*“ und „*Dr. Goebbels*“ gleich zu Anfang schon beiseite! An keiner Stelle der Aussagen anderer Mitglieder des Division, die vernommen wurden, taucht in den Angaben zu SS-Ausbildungslagern die Stadt *Karlsruhe* auf. Entweder ist von *Prag-Rusin*, oder von *Stablag* in *Ostpreußen* sowie von *Souge* in *Frankreich* die Rede. *Diebolt*, geboren am 28. September 1927, ist im Jahre 1944 siebzehn Jahre alt. Wäre er, wie er angibt, „am 28. Dezember 1943“ im Lager *Karlsruhe* gewesen, um eine Grundausbildung zu absolvieren, so hätte ihn ein Alter von nur 16 Jahren und drei Monaten und sein Status als ‚*malgré-nous*‘ schon zu einem Sonderfall gemacht. Die von *Diebolt* berichtete Teilnahme an Kämpfen in *Russland* bei *Pinsk*, *Minsk*, *Orel* und *Charkow* ist absolut auszuschließen. Laut detaillierter Angaben von *Otto Weidinger* zu den Bewegungen der Division „*Das Reich*“ und deren Vorläuferformationen in *Russland* kam die Einheit nur anläßlich eines Verlegungsmarsches über *Minsk*. Das war am 7. Juli 1941. *Charkow* war am 14. Februar 1943 umkämpft, lange bevor sich *Paul Diebolt* im Lager „*in Karlsruhe*“ schleifen lassen mußte. *Pinsk* und *Orel* sind nie von der Division berührt worden. Letzterer Ort war überdies Anfang August 1943 von der Roten Armee zurückerobert worden, also vier Monate bevor sich *Paul Diebolt* „*in Karlsruhe*“ befand. Mehr muß wohl nicht zu diesem Teil seiner Angaben gesagt werden.

Fazit mit Wiederholungen

Wesentliche Aussagen von *Paul Diebolt* müssen beim Vergleich mit verlässlichen Daten als falsch oder irrtümlich bezeichnet werden. Sie dürften, neben einer möglichen Neigung zu fantasievoller Ausschmückung von Erlebnissen, vor allem der vertrackten Situation zuzuschreiben sein, in der sich der bedauernswerte *Paul Diebolt* befand und in der er sich irgendwie durchsetzen, beweisen und vor allem **überleben** mußte und wollte. Als verlässliches Zeugnis für die Annahme eines Planes ‚der Deutschen‘ zur Vernichtung einer französischen Stadt „im Centre“, ist *Diebolts* Äußerung, die er ja noch nicht einmal selbst so formuliert hat, insgesamt **ungeeignet und daher wertlos**. Daß **Georges Guingouin** diese Äußerung dennoch als sozusagen ‚offiziell‘ ansieht, beweist deutlich, daß ihm noch 1974 tragfähige Beweise oder auch nur Hinweise in dieser Sache fehlten. Da man getrost voraussetzen darf, daß *Guingouin* den Text der vollständigen Aussage kannte, muß ihm beim Lesen bewußt geworden sein, welchen Stellenwert diese Erzählung des *Paul Diebolt* eigentlich nur beanspruchen kann. Umso mehr darf ihm, **Georges Guingouin**, deshalb der Vorwurf einer Verfälschung gemacht werden.

* * * * *

2) Vgl. Zeugenvernehmung *Richard Nagel* am 14.12.1978, LA NRW Münster, Q234, Nr.10210, lfd. Nr.1651. *Eduard Stange* erwähnt diesen Vorfall - wenn es sich um denselben gehandelt haben sollte - in seiner Vernehmung am 06.04.1978, ebenfalls LA NRW Münster, Q234, Nr.10114, lfd. Nr.1171.